



CLASSIQUES  
GARNIER

« Avant-propos », *Les jeux de l'échange : Entrées solennelles et divertissements du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, p. 7-12

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5763-0.p.0002](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5763-0.p.0002)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2007. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## AVANT-PROPOS

### LES JEUX DE L'ÉCHANGE

« L'économie commence au seuil de la *valeur d'échange* ». (Fernand Braudel)<sup>1</sup>.

Le divertissement est une « réjouissance », un « plaisir », une « recreation ». (Furetière)

La cérémonie est un « Assemblage de plusieurs actions, pompes & manieres d'agir, qui servent à rendre une chose magnifique & plus solennelle. Les entrées des Rois se font avec grande *ceremonie* : le bourgeois va au devant d'eux en armes, les Magistrats avec leurs Robbes : on leur presente le daix, on leur érige des trosnes, des arcs de triomphe. Ce mot vient du Latin *ceremonia*, qu'on a dit, quasi *Ceresis & munia*, signifiant des oblations à Ceres [...] ». (Furetière)

La culture d'une société s'exprime entre autres par les rites, les fêtes, les divertissements. Toutes ces manifestations nourries par l'imaginaire d'une collectivité, et l'alimentant par ricochet, interrompent la quotidieneté. L'événement festif suspend la temporalité traditionnelle et marque le passage d'une frontière, d'un seuil qui ouvre sur un espace transfiguré, qui jamais ne se confond avec l'espace du quotidien. Fictionnel ou réel, totalement fabriqué ou simplement retouché, ce détournement spatial éphémère n'est-il pas un truchement pour arriver à une réflexion, une sorte de construction qui se fait par analogie, substitution, équivalence ou réciprocité ? Ces jeux de l'esprit se tissent et s'exercent dans la sphère du vraisemblable et du plausible, des possibles et des variables, et leurs modes ou règles fondent une circularité obligée ou plus ou moins libre, c'est-à-dire une façon d'échanger des objets, des idées, des émotions. Échanger des larmes, des sourires, des regards, des mots, des cadeaux, des

---

<sup>1</sup> *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Colin, 1979, Tome 2, p. 7.

images, des lectures, des airs de musique fait exister l'être humain et montre qu'il est l'un des termes de la relation, de la communication<sup>2</sup>.

L'échange constitue un élément essentiel à toute société. Il établit le lien social, c'est-à-dire les rapports qui unissent positivement ou négativement, pour le meilleur ou pour le pire, les puissances humaines. Comme mode de circulation, il est au service de la relation sociale limitée par l'éthique et le probable, aussi bien pour l'individu que pour l'être collectif. Des principes d'alternance et de réversibilité sont au cœur même du procès de l'échange. Toute organisation sociale passe ainsi par un maillage serré de liens sociaux, qui fonde la cohérence du corps social et établit sa cohésion en canalisant les désirs de pouvoir et les craintes inhérentes à la condition humaine. Toutes sortes d'échanges se produisent ainsi à tous les niveaux du réel et se trament en réseaux, qui peuvent être marchands, culturels, profitables dans le sens où ils donnent lieu à une évaluation symbolique. La logique de ces échanges est différente selon les rapports économiques utilitaires (quantitatifs, donc équivalents) ou anti-utilitaristes (liés au contexte social et réciproques), ce qui distingue la valeur d'échange, sous forme de monnaie, de la valeur d'usage, sous forme d'images<sup>3</sup>. La valeur d'usage est le ciment social qui assure la survie d'un groupe. Ce sont essentiellement les relations anti-utilitaristes, desquelles découle un état de dette permanent, qui objectivent l'échange étudié dans le présent ouvrage collectif. Dans cette conceptualisation des interactions sociales se pose la question du reste, qui ne peut se donner, se rendre, s'échanger.

Ainsi, les formes diverses de l'échange, liées à l'organisation sociale, ouvrent des espaces multidimensionnels qui fonctionnent comme des rappels de l'ordre de la société, ces espaces socialisés sont porteurs de sens. Toute société est fondée sur un certain nombre de systèmes symboliques qui se structurent en fonction de temps et d'espace spécifiques. Les systèmes symboliques qui travaillent et façonnent le corps social d'une communauté forment des rites, soit un ensemble contraignant, prescrit de règles maintenues par une tradition. Les rites sont une forme conventionnelle et restreinte de la dimension extra-ordinaire ou sur-naturelle d'une

---

<sup>2</sup> Pascal Lardellier, *Théorie du lieu rituel*, Paris L'Harmattan, 2003, essentiellement chap. 1 « Pluralité de l'anthropologie, permanence des médications symboliques ».

<sup>3</sup> Voir le très éclairant essai de Jacques T. Godbout (en collaboration avec Alain Caillé), *L'esprit du don*, Montréal, Boréal, 1995, essentiellement chap. 1, « Les lieux du don » et chap. 3 « La bouche étrange du don ».

sphère événementielle donnée. L'échange rituel est pratiqué dans des domaines signifiants de l'existence sociale, comme par exemple les différentes étapes de la vie, les fêtes urbaines et religieuses ou les pratiques du pouvoir.

Dans la première partie de cet ouvrage collectif, les pratiques du pouvoir sont analysées dans les cérémonies d'État, qui circulent sous forme de produit culturel écrit, parfois illustré, c'est-à-dire les relations des entrées solennelles du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, objets d'étude du *Groupe de recherche sur les entrées solennelles des villes françaises à la Renaissance (1484-1615)*. Comme tous les rituels, le cérémonial de l'entrée solennelle est fondé sur un usage et une coutume, c'est-à-dire une expérience qui, en étant partagée, demande à être codifiée. Selon la force et la durabilité, ce cérémonial tend à se cristalliser comme conséquence naturelle des jeux de la répétition qui accompagnent la ritualisation, c'est-à-dire l'accomplissement du procès des rituels. La transfiguration du banal, de l'ordinaire, du lieu commun nécessite jusqu'à un certain point la rémanence de la mémoire qui replie le temps sur lui-même, qui étire le temps dans l'espace. Le rituel de l'entrée est donc bien commémoration d'un événement, d'une célébration, d'une émotion. Les rituels sont producteurs d'activités et d'efficacité dans des espaces urbains symbolisés, d'où découlent significations et conséquences sur les participants. La cérémonie comme ensemble cérémoniel – ensemble articulé d'éléments rituels qui déterminent par les objets, la gestuelle et les paroles un ordre établi – est un stabilisateur de la vie sociale et un élément qui définit la représentation du pouvoir avec la société.

L'espace codifié de l'échange cérémoniel se fonde sur une multitude de symboles qui interviennent entre les êtres de l'Europe de l'Ancien Régime – bourgeois et nobles – et régulent leurs échanges. Ces symboles sont des signes de reconnaissance, qui indiquent l'appartenance à un groupe social et régissent les conduites. Les stratégies symboliques de la cérémonie d'entrée déterminent la position (hiérarchie et rang) et la relation qui construit pour chaque groupe un corps identitaire et un lien qui passe par la relation entre les différents corps. Dans sa dimension politique, l'échange institue un rapport entre les préséances établies et exigées par la cérémonie et le cérémonial de l'entrée royale. La hiérarchie sociale dépend de la codification qui vient de la coutume et passe par la tradition (Fanny Consandey). Dans sa dimension cérémonielle, l'échange permet une sorte de jeu de substitution d'identité individuelle au profit d'une identité collective, dans le cortège qui offre en spectacle la dépense de la ville à travers des objets luxueux réglés par les lois somptuaires,

comme les blasons et les armoiries, les vêtements, les parures et les couleurs. Ainsi, les corps municipaux s'énoncent dans leur somptuosité ; cette magnificence urbaine est redevable de la dépense, même si cette dépense fait s'insurger les uns, les bourgeois, et affaiblit les autres, les aristocrates. Les entrées sont une dépense formidable, nécessaire pour les activités de prestige, définissant un ordre politique qui fait produire l'image (Daniel Vaillancourt). La réminiscence entre une entrée impériale et une entrée royale fait paraître la sphère de la sensibilité collective marquée par la morosité dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Le déclin des préséances, les dépenses somptuaires et les effritements du rituel annoncent la perte du cérémonial de l'entrée (Fabrice Charton).

L'échange social est fondé également par les lois de l'hospitalité, qui relèvent des codes sociaux ou gestuels. Ce sont les échanges d'accueil qui se font sous forme de dons : politesse, festins, cadeaux. Le thème de l'échange est envisagé dans la perspective anthropologique du don et du contre-don, c'est-à-dire d'un cycle qui s'analyse en trois moments, donner, recevoir et rendre. L'entrée solennelle est conçue comme un vaste don de la ville au roi, ou au Grand, qui la visite. La réciprocité marque ce rapport, le roi maintient les privilèges et les franchises de la ville en échange de la démonstration fastueuse de la fidélité et de l'affection de la ville au roi. L'espace de la valeur du lien, dont le don est le véhicule et le symbole, est un espace d'émotion, d'affection. Offrir un cœur au roi est un geste d'amour, d'affectivité, qui implique une tradition, une métaphore, un objet dont la valeur, réelle et symbolique, suppose que le destinataire devra aussi y laisser du sien (Bruno Paradis et Lyse Roy). Il s'agit bien du système de la dépense et de la dette. Les coûts énormes du rituel de l'entrée dévoilent une fiscalité, levée spécialement pour l'événement. Cette notion marchande des dépenses et des recettes, scrutée et chiffrée, révèle des sommes importantes et quantifie les différentes dépenses selon leur destination (Jacky Provence).

Toujours dans le corpus des entrées solennelles, en abandonnant toutefois le cérémonial, les études suivantes mettent en évidence les interactions effectives entre les différentes composantes discursives, rhétoriques, sémiotiques ou réflexives d'un texte à un autre texte. Dans l'univers textuel des entrées solennelles, les signes de prestige et de renommée relèvent des références au fonds gréco-latin mythologique ou encore légendaire, qui viennent transfigurer les lieux comme les textes et les images. À la croisée des chemins entre une appréhension traditionnelle du roi de France, garant de la justice et de la paix, et le renouveau

esthétique et idéologique du début du XVI<sup>e</sup> siècle, la figure d'Astrée allégorise les conditions culturelles et politiques du thème de l'Âge d'or (Vincent Terrasson de Fougères). Dans la comparaison de deux systèmes sémiotiques, celui de l'image et celui du texte des historiographies dédiées à Marie de Médicis en exil, se construit la mise en scène d'un pouvoir illusoire de la reine mère, *dispositio* confortée par le récit (Derval Conroy). L'échange se dissimule sous une forme, venue d'ailleurs, issue d'un autre texte, il s'agit de l'emprunt littéraire. Par exemple, dans l'entrée de Chappuys, quelles traces et quelles transformations de l'emprunt à la poésie ronsardienne se retrouvent dans le nouvel espace textuel de l'événement relaté ? (John Nassichuk) La confrontation de différents types de textes, deux récits d'entrées à Lyon, avec un ouvrage burlesque qui se nourrit de ces deux festivités, mesure les modes de l'affirmation de la culture urbaine, soit dans leur publicisation, soit dans le genre littéraire emprunté (Yann Lignereux).

En délaissant le genre littéraire de l'entrée solennelle, la socialité du jeu de l'échange devient lieu de divertissement. La ville théâtralisée cède la place à la scène de théâtre. En changeant de corpus textuel, les stratégies et la structure de l'échange même diffèrent. Dans la tragédie, forme théâtrale, forme ouverte, collective, l'échange est mis en scène dans des actions dramatiques engendrées par la vengeance, les passions violentes ou l'absence. La dialectique spéculaire du maître et de l'esclave, sorte de guerre ouverte, est à la fois un drame qui lie entre eux deux personnages. Dans cette action, ce mouvement, le procès de la dialectique produit à partir de termes opposés, qui sont liés les uns aux autres par la négation et la contradiction, la destruction et la vengeance. À un maître trop sûr de détenir les règles de la vérité, s'oppose la loi du talion de l'affranchi avec toute sa cruauté. Ainsi, l'affranchissement de l'esclave, unilatéralement décidé par le maître, met en place un processus de la non-réciprocité et de l'inanité du contrat passé (Christian Biet). Dans la sphère de la morale et de l'éthique de la tragédie humaniste, la circularité des émotions engendre un dialogue, un échange positif et éducatif qui détermine une ligne de conduite (Louise Frappier). La forme du théâtre dans le théâtre au XVII<sup>e</sup> siècle permet, par sa mise en abîme, la « fiction de personne », prosopopée qui, sur la scène, fait entendre une voix, écho et reflet d'une absence, caractérisée par ses excès antérieurs (Jeanne Bovet).

Dans l'univers policé des salons parisiens, les signes de la sociabilité changent de véhicule, donc de symboles, et passent par l'art de la musique vocale. Les airs sérieux relèvent d'une forme de galanterie musicale tant

par leur contenu que par leur inscription dans le processus de séduction galant. Ils sont à la fois *art d'écrire* – ils forment un genre – et *art de vivre* – ils sont un signe de relation sociale spécifique (Anne-Madeleine Goulet). Sous la forme d'une lettre fictive, le *Mercurie galant*, destiné à un large public, parisien et provincial, bourgeois et aristocratique, rapporte les relations des différents correspondants et les réactions des lecteurs, c'est-à-dire les avis et les lectures, les inventions et les demandes de ce public. Ainsi, deux ensembles de production apparaissent, l'un destiné au roi donc « au public » et l'autre « au privé ». Ce dernier met à jour un jeu avec le code, qui met en perspective la valeur « d'archive galante ». Cette double réception, la première rejaillissant sur la seconde, permet de renouveler la lecture et l'appréciation du corpus symbolique de cet échange épistolaire (Anne-Élisabeth Spica).

Cet ouvrage collectif sur les jeux de l'échange présente quatorze articles, rédigés à partir de conférences données dans des séminaires ou des communications faites dans des colloques, ou de commandes adressées à des spécialistes des différents domaines étudiés. En effet, littéraires, historiens, spécialistes en études théâtrales abordent ce lien de sociabilité qu'est l'échange dans des perspectives variées. Représenté dans la ville, au théâtre, dans les ruelles de la France de l'Ancien Régime, dans le journal de Donneau de Visé, ce rapport s'exerce dans les liens rituels, politiques, économiques ou symboliques. Loin d'avoir épuisé le thème de l'échange, ce volume se propose d'en étudier certains éléments dans les articles présentés suivant un ordre, qui tient compte du corpus analysé et qui est conforme à leurs aspects méthodologiques. Pour mettre en évidence les nombreux liens et les échos entre ces études, un ordre conceptuel et thématique offrait plus d'intérêt qu'un ordre chronologique. Ce volume fait largement place à un corpus de textes encore peu étudié, les entrées solennelles, mais aussi à des pièces de théâtre de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'à des livres de musique et à une série de lettres fictives de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Marie-France WAGNER  
Université Concordia